

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trium

Pascale Durand

Volume 32, numéro 3 (189), juin 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Durand, P. (1990). Trium. *Liberté*, 32(3), 46–47.

PASCALE DURAND

TRIUM

Tu as dit:

— On joue à ne pas parler.

J'ai demandé:

— Combien de temps?

Tu as dit:

— Le temps qu'il faudra.

Et tout est devenu silence.

C'est le bordel. Près de la fenêtre, sur la table, une fleur se meurt la tête en bas. Pendant ce temps, le soleil comme un projecteur de poursuite insiste sur les formes. Il dissèque le désordre. Les choses se détachent lentement, gravement, dans le rayon de lumière où danse une nuée de lucioles blanches qui deviendront poussières. Voilà qu'un chameau sort de l'ombre. Il dresse ses bosses de tissu: son tas de linge, mon tas de linge. Plus l'animal chemine hors du cercle lumineux, plus il se métamorphose, se répand, devient magma. Maintenant, le projecteur s'est braqué sur un amas de choses incompatibles. Du papier, des vêtements, des menus objets dressés ensemble. On dirait un vieux cactus informe.

Je circule dans ce désert. La fleur continue de mourir dans le silence. Vous me regardez. Il a un mouchoir rouge à pois blancs autour du cou. Tu portes le même, sauf que le tien est bleu. Heureusement qu'il y a cette marque,

autrement je pourrais ne pas vous distinguer. Il s'appelle Marcel, toi, je t'appelle Mon Amouru. L'homme et son chien. Le chien fait homme. L'homme devenu chien. Souvent, vous avez le même regard, exactement le même sur les choses ou sur moi. Vous avez comploté ensemble cette histoire de silence pour m'éprouver. Je vous ai entendu rigoler doucement tous les deux, assurés de la victoire.

Je regarde le silence tomber en poussière sur les choses. J'ai mis ton grand pull de laine vert que tu n'aimes pas que je mette. Tu n'as rien dit, tu n'as pas bronché. Rien. Marcel a émis un petit grognement, oh! presque rien, un léger désaccord. Tu ne bouges pas. Tu me regardes, m'épies. Il y a des heures que cela dure. On devait faire le ménage aujourd'hui. T'en souviens-tu? Le grand ménage.

La lumière a cessé de ramper. Elle glisse maintenant le long du mur. Elle s'engouffre dans les interstices, comble les creux, magnifie les proéminences. J'ai envie de te dire de regarder. Le jeu a assez duré; la fleur a commencé à lâcher ses pétales. C'est un signe. Je te les broie sur la tête. Je te chatouille. Je te souffle dans les narines. Tu ne bouges pas. J'enfile tous tes vêtements les uns sur les autres. Je suis énorme. Je saute sur le lit comme une folle. Je craque, je craque de partout. Je débite des âneries et je ris, je crie de rire.

Vous êtes restés immobiles. Puis vous vous êtes levés et vous êtes sortis ensemble comme des automates, sans un mot pour moi. Je me laisse tomber sur le lit et rebondir comme une grosse balle. La sueur ruisselle sur moi. Encore une fois, j'ai perdu contre vous deux.